

Le crime de l'orfèvre
et autres histoires étranges

Du même auteur

Romans

Couleur crépuscule

Julien déraciné

La trajectoire du point

Mort d'un notaire de province

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :979-10-2227-6497-1

© richard Witczak 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Richard Witczak

Le crime de l'orfèvre
et autres histoires étranges

Nouvelles

Le crime de l'orfèvre

« M. Van Bruck, je vous présente Jonathan Breck, notre maître joaillier. »

Interrompant mon ouvrage, je levai les yeux sur le visiteur qui portait une mallette à la main et précédait M. Josef, mon patron.

Après de cordiales salutations, M. Van Bruck posa sur mon établi sa petite valise dont il ouvrit le couvercle me faisant découvrir une bien curieuse chose.

« M. Breck, j'aurais un travail délicat à vous proposer. »

À peine venait-il de formuler sa demande que M. Van Bruck sortit de l'écrin où il était calé, une sorte de châssis rectangulaire en métal ajouré. En prenant celui-ci des mains de mon client, je remarquai que c'était un objet en bronze, de facture très ancienne. À l'intérieur, on pouvait apercevoir, enchâssé comme un diamant, une forme ovale, de matière minérale, qui s'apparentait à un œuf d'autruche, de couleur noir brillant, dont il semblait avoir les proportions. Me tournant vers le propriétaire, je l'interrogeai, intrigué.

« Où avez-vous trouvé ceci ?

– Chez un antiquaire.

– Vous connaissez sa provenance ?

– Pas le moins du monde.

– Jonathan, intervint mon patron, M. Van Bruck aimerait savoir si tu pourrais sertir la pierre comme les gemmes de Fabergé.

– Ce n'est pas impossible, fis-je en contemplant le contour du caillou noir qui se distinguait au travers du treillis.

Puis, poursuivant mon propos, j'ajoutai :

– La couleur s'apparenterait bien avec celle de l'or, rehaussée d'incrustations d'émeraude et de rubis, avec peut-être un diamant. J'entrevois diverses combinaisons. Je vais élaborer plusieurs croquis dans ce sens et vous les soumettrai. Il vous appartiendra de choisir celui qui vous conviendra.

– Excellent, exulta M. Van Bruck. J'ai hâte de voir le résultat de vos trouvailles ! M. Josef m'a vanté vos qualités d'imagination.

– Malheureusement, je me vois dans l'obligation de couper le berceau où la pierre est retenue, car il n'existe aucune ouverture dans le châssis.

— Faites comme bon vous semblera. Ce morceau de ferraille n'a pour moi aucune valeur ! »

Sur cette dernière tirade, M. Van Bruck prit congé, raccompagné par les obligeances obséquieuses de M. Josef qui devait déjà supputer les bénéfices de cette transaction.

Je restai seul, face à cet étrange coffret. Lors de ma première inspection, je n'avais pas discerné les motifs gravés sur le cadre qui soutenait les entrelacs de métal, attribuant ces traces aux dégradations du vieillissement. Cependant, sous l'effet du grossissement de ma loupe, j'identifiai des caractères qui ressemblaient à un mélange de hiéroglyphes égyptiens et d'écriture cunéiforme, mais de facture plutôt primitive, s'apparentant à certaines représentations découvertes sur des sites néolithiques. Une figure, sorte de forme ovoïde, revenait fréquemment dans l'assemblage des signes, mais faute d'en comprendre leur signification, je ne pouvais que me perdre en conjectures. Aussi, je délaissai la perspective de découvrir le mystère de ces formes façonnées, n'ayant pas les connaissances nécessaires pour en trouver une traduction.

Impatient d'examiner la pierre noire, j'entrepris, muni d'une petite scie à métaux, de libérer l'œuf de sa gangue. En quelques mouvements minutieux, la partie supérieure du

châssis, où étaient fixées les pattes de maintien, se détacha de l'ensemble. En renversant ensuite le boîtier, je fis glisser l'œuf dans ma main. D'emblée, de par la qualité de son polissage, son toucher m'étonna au point que j'eus l'impression d'avoir la sensation de tenir une masse sans adhérence. Mais une autre propriété se manifesta immédiatement. Sa surface dégageait une douce chaleur. Instinctivement, je reposai l'objet, me souvenant qu'une des particularités d'une bille de plutonium était de même nature. Serait-ce un minéral radioactif ? Perplexe, je cherchai dans un tiroir de ma table un support qui pourrait faire office de coquetier improvisé. Ainsi posé en équilibre, je pus scruter mon œuf à loisir, le faire tourner lentement, en évitant tout contact.

Je voyais aisément l'image de mon visage se refléter sur la surface de l'œuf, tant celle-ci était lisse et brillante. L'idée me vint qu'en égard à son âge présumé, cette pierre se trouvait dans un état de conservation exceptionnel. Aucune rayure ni altération ou marque du temps ne paraissait l'avoir affectée. On aurait dit qu'elle sortait tout droit d'un atelier de ponçage, alors que son enveloppe portait les signes d'une usure due, sans doute, à une très grande longévité. Ce contraste entre ces deux états m'interpella, sans que je parvinsse pour autant à

formuler un avis. Toutefois, en extrapolant, l'idée s'imposa qu'un tel antagonisme pourrait évoquer deux aspects d'un individu, partagé entre le carcan de son passé, symbolisé par le coffret, et son avenir, représenté par l'œuf d'où éclora la promesse d'un lendemain meilleur. Cette image naïve, surgit de manière inopinée dans mes pensées, pour me détourner un instant de ma préoccupation première : l'origine de ces objets. Ces derniers semblaient être une énigme que j'aimerais soumettre à la sagacité d'un spécialiste des périodes anciennes qui pourrait répondre à mes interrogations. Seulement, dans le même temps, venait de s'affirmer dans ma conscience, le sentiment coupable d'avoir peut-être saccagé, par ignorance, un témoignage important de l'histoire d'une ancienne civilisation. Avant d'intervenir sur le châssis, j'aurais sans doute dû le présenter pour expertise à une personne compétente. Maintenant, il était trop tard, et le montrer dans cet état pourrait me valoir des reproches si c'était une pièce d'une grande valeur historique.

Me promettant de reprendre le cours de ces réflexions à un autre moment, je remballai mes hypothèses, comme je rangeai les restes de la boîte métallique dans un compartiment

de mon établi pour me consacrer aux autres commandes en cours.

À la fin de la journée, l'avancée de mon ouvrage me laissait présager qu'il me sera possible d'intervenir dès la semaine prochaine sur la propriété de M. Van Bruck. Alors, en attendant, je choisis d'emporter la pierre, car quelques idées, que j'aimerais coucher sur le papier avant de les perdre, m'étaient venues en regardant, de temps à autre, l'œuf au cours de mon travail.

Mon dîner achevé, je débarrassai ma table et installai mon matériel pour élaborer les croquis dont j'avais imaginé les formes précédemment. Je positionnai l'œuf sur son coquetier bien en face, de manière à l'observer facilement, et commençai mes premières esquisses. Ayant terminé péniblement une ébauche, je fus surpris, en regardant ma feuille de papier, de la difficulté que j'avais eu à parvenir à l'élaboration d'un simple dessin. D'habitude, mon coup de crayon était vif et précis, tandis que là, j'avais dû m'y reprendre à plusieurs fois pour arriver à une illustration finalement passable. Décidé à ne pas renoncer, j'observai de nouveau la pierre noire pour bien m'imprégner de ses proportions. Au

bout de ce qui me parut être une lutte éprouvante pour garder le contrôle de mes gestes, je contemplai, consterné, le produit de mes efforts, lequel s'apparentait au gribouillage d'un enfant de maternelle, bien loin du résultat escompté. Sans doute la position de l'œuf sur son support n'offrait-elle pas une perspective propice à une bonne élaboration. En prenant l'objet en main, j'aurai sans doute une meilleure sensation, propre à favoriser mon impulsion créatrice. L'idée première qui m'avait fait supposer que l'œuf pût être radioactif m'avait remis en mémoire une des propriétés de l'ambre jaune. De par son caractère isolant, celui-ci restituait la chaleur des doigts. Le souvenir d'une expérience vécue resurgissait à présent dans mon esprit : c'était le jour où j'avais taillé un collier dans de l'ambre qui provenait de la mer Baltique, lors de mes débuts en joaillerie. Il est probable que la pierre noire possédait les mêmes caractéristiques, sa préhension n'offrait donc *à priori* aucun danger. Tenant l'œuf par ses deux pôles, entre le pouce et l'index, je m'amusai à le faire évoluer dans l'espace, afin de m'imprégner de ses proportions, jusqu'à trouver l'angle parfait pour la réalisation envisagée.

Cependant, après plusieurs essais, il m'apparut impossible de faire mieux que les gribouillages précédents,

tant mon esprit semblait s'égarer. Une curieuse impression diffuse m'accaparait en permanence, brouillant mes réflexions. Une irrésistible mollesse intellectuelle rendait mes idées confuses, accompagnait d'une lenteur chronique dans le geste de mon tracé. Ma plume me paraissait prendre un poids excessif, qui rendait laborieuse sa manipulation. Cette lourdeur serait-elle la conséquence d'une fatigue musculaire ? Je regardais ma main, dont le contrôle ne me paraissait plus possible. Las de continuer ce combat inégal, dont le surmenage était probablement la cause, je m'octroyai un instant de pause. Mes paupières recouvrirent délicieusement mes yeux, saturés de concentration ; je m'abandonnai à cette plage de calme qui m'envahit progressivement. Mon corps se détendit, laissant flotter mon esprit ; libéré de toute contrainte, il voyageait déjà à la frontière des songes où m'emporta le sommeil.

Je fus réveillé en sursaut car on criait à l'extérieur. Des bruits de chaussures martelaient le sol, à la manière des cailloux, qui charriés par un torrent, rouleraient sur eux-mêmes ! Je me dressai d'un bond sur ma couchette. Des appels angoissés fusaient de tous les côtés. Sortant du lit, je me

précipitai constater le pourquoi de cette agitation. J'ouvris la porte pour me trouver face à des gens au faciès affolé, qui couraient dans la course. Certains braillaient jusqu'à s'époumoner :

« Aux canots ! »

Un matelot passa devant moi et me lança d'une voix bouleversée :

« Le bateau est en train de couler ! »

Immédiatement, je rentrai dans ma cabine pour enfiler un pantalon et mes souliers. Dans la foulée, je m'emparai d'un gilet de sauvetage, accroché bien en évidence, puis pris ma chemise à la main pour la revêtir tout en suivant le troupeau de passagers en déroute jusqu'à l'escalier qui conduisait vers la sortie. Jouant des coudes, j'arrivai sur le pont pour voir des groupes agglutinés auprès des embarcations, qui attendaient leur tour pour monter à l'intérieur. Des officiers et l'équipage dirigeaient la manœuvre, faisant, comme la tradition l'exige, monter les femmes et les enfants d'abord.

Tout le monde était fébrile ; l'anxiété se lisait sur les visages. Des mères éplorées s'accrochaient à leur mari, refusant d'abandonner celui-ci. Des garçonnettes et des fillettes en larmes, regardaient la scène, en clamant leur désarroi. Des

hommes essayaient de se faufiler de force dans les barques, vite rattrapés par des marins qui obligeaient les resquilleurs à descendre. Tout ceci prenait des allures de pagaille et laissait présager le pire !

En faisant le décompte des passagers qui attendaient leur tour, une évidence s'imposa sur-le-champ : il n'y aura pas assez de canots pour tous, et moi, qui étais parmi les derniers dans la file, je n'avais guère de chance de trouver une place à bord.

Soudain, le navire s'inclina pesamment de quelques degrés sur bâbord, pour m'entraîner vers ce côté d'une inexorable glissade sur le pont, pendant qu'un grondement de panique parcourait les vacanciers. Penché au-dessus du bastingage, je distinguai l'agitation de l'eau noire, alors que la gête s'accroissait, ce qui me fit pressentir toute la dangerosité de la situation !

Bouclant mon gilet de sauvetage, je décidai de quitter ce cercueil, car la phase du naufrage s'accélérait pour de bon. Après avoir enjambé le parapet, je me jetai sans hésiter dans le vide. La chute fut rapide. À peine le temps de bloquer ma respiration et, brusquement, ma tête fut submergée. Mon corps, tétanisé, s'enfonça dans la mer glaciale. Dans un réflexe

de survie, je me débattis en vigoureux mouvements de nage, aidé par ma brassière, pour sortir enfin ma bouche à l'air libre. Toussant et crachant, je repris par à-coups mon souffle et laissai se calmer les palpitations désordonnées de mon cœur.

Au-dessus de moi, la masse illuminée du navire semblait prête à m'écraser de son importance ; aussi, j'entrepris une brasse salutaire pour m'éloigner, afin de ne pas être entraîné par les remous au moment où le paquebot allait s'engloutir dans les flots.

Parvenu à bonne distance, j'observai le déroulement de la catastrophe. Le paquebot, à force de s'être penché paresseusement, avait fini par chavirer sur le côté, tel un animal blessé, résigné à attendre l'inéluctable. Les lumières qui sortaient des hublots de la coque du navire rasaient la surface du liquide sombre, diffusant un éclairage blafard qui découpait en ombres chinoises quelques esquifs, dont on pouvait distinguer leurs faibles quantités ; le mouvement du bateau avait certainement contrarié leur mise à l'eau. Des voyageurs qui n'avaient pas réussi à monter dans une embarcation cherchaient encore le salut en sautant comme moi dans l'océan.

La proue qui s'enfonçait inexorablement, précipitait le destin du bateau vers sa dernière demeure. La poupe se souleva régulièrement jusqu'à atteindre la verticale, pour dévoiler le gouvernail et les hélices. Puis la moitié du navire encore visible sombra lentement, donnant l'illusion qu'un mets de choix était avalé par un gosier géant, jusqu'à disparaître dans un bouillonnement d'écume, pendant qu'il me sembla entendre les clameurs horrifiées de ceux qui n'avaient pu s'échapper des entrailles du navire !

Voilà, c'était fini, le naufrage venait d'être consommé. L'obscurité avait recouvert de sa chape le lieu du drame. Ce fut si soudain que j'eus encore du mal à réaliser l'ampleur de la tragédie. Pourtant, ses conséquences étaient bien réelles. La croisière avait débuté sous les meilleurs auspices et, moi qui n'étais guère familier de ce genre de distractions, je m'étais découvert une âme d'explorateur. Mais à présent, le désespoir et la crainte m'envahissaient, avec une lancinante question qui revenait en permanence dans mes pensées : Combien de temps allais-je pouvoir tenir ainsi dans cet univers hostile ? Sauf en cas de vague géante, dont l'ampleur aurait la force de me noyer, mon gilet de sauvetage m'assurait une bonne flottabilité, mais qu'en serait-il de l'hypothermie ? L'eau

m'avait paru froide à son premier contact ; j'osai espérer que cette sensation était seulement due à l'effet d'une brutale transition, sinon ?

Pour contrer l'abaissement de ma température, je me frictionnai de temps à autre, les jambes, les bras et le torse, mais ces mouvements firent naître une inquiétude qui me hanta par moments : c'était les requins ! En agissant de la sorte, ne risquai-je pas d'attirer ces détestables poissons ? J'avais lu qu'on en rencontre sous les deux hémisphères. Pourrait-il y en avoir en ce moment dans les parages ? À plusieurs reprises, j'avais cru sentir d'inquiétants frôlements qui avaient accéléré mes pulsations cardiaques, à moins que ce ne fût le produit de mon imagination, aiguillonnée par la perspective d'une mort atroce, celle d'être dévoré vivant !

Pendant un temps, guidé par les torches utilisées pour secourir des rescapés, j'ai essayé de rejoindre les chaloupes, avec la volonté de m'accrocher à l'une d'elles et monter m'y réfugier, mais les courants contraires m'en avaient éloigné. Vaincu par cette opposition, je laissai la houle me porter, me balloter, m'entraîner sans répit vers l'inconnu, seul pour affronter cette immensité. Au début, je m'employai à chercher des survivants, mais, très vite, l'inutilité de cette tentative devint

manifeste. Avec des creux d'au moins deux mètres, la visibilité était extrêmement réduite et lorsque la vague me portait sur sa crête, l'instant était trop fugace pour que je puisse apercevoir un nageur, même si, comme actuellement, les nuages, en s'effilochant, avaient dévoilé la clarté lunaire.

Par moments, j'effectuai quelques battements de jambes pour éviter l'engourdissement qui me gagnait, puis je retombai dans une sorte d'apathie où mon sort me devenait indifférent.

J'avais dû somnoler un long moment, car je pris conscience, seulement maintenant, de la transformation du ciel qui était passé de la nuit étoilée au rougeoiement de l'aube présidant à l'épanouissement de l'astre diurne.

J'exécutai un tour d'horizon qui me fit apercevoir derrière moi une terre entourée de brumes matinales, dominées par une montagne recouverte de végétation et surmontée d'un piton de roche noire qui faisait penser à de l'anthracifère. Les vents et le mouvement marin paraissaient me pousser en direction de ce havre salubre, ce qui me donnait de l'espoir et la force de nager.

Après avoir bataillé avec énergie contre les éléments, je parvins, enfin, à poser le pied sur la terre ferme. Épuisé par ce regain d'effort, je m'écroulai sur le sable sec pour sombrer dans le sommeil.

Lorsque je me réveillai, le soleil était monté sur l'horizon, sans avoir atteint son zénith. Debout, j'observai mon environnement. La plage, bordée de quelques arbustes, se prolongeait par une jungle peu épaisse où, en regardant par une trouée, on découvrait un sentier qui s'enfonçait au travers de cette formation végétale. Comme il ne m'apparaissait pas d'endroit précis susceptible de m'apporter quelque secours, j'entrepris mon exploration en suivant ce chemin, avec le souhait de trouver un ruisseau pour étancher ma soif.

Je progressai dans le sous-bois sans trop de difficulté, brisant de temps à autre une branche pour faciliter mon cheminement. Au détour de ma route, j'entendis le bruit caractéristique d'une eau vive qui cascadaient entre des pierres. La providence venait de me gratifier de sa bienveillance. Après m'être copieusement abreuvé, je poursuivis ma progression sur le sentier, curieux de connaître où il conduisait. De temps

à autre, lorsque l'occasion se présentait, je ramassai quelques baies pour calmer ma faim.

J'avais dû marcher pendant des heures car mes mollets étaient devenus douloureux. Après m'être arrêté pour observer le ciel, la course de l'astre lumineux qui amorçait son déclin, me confirma le temps passé. Aussi, j'optai pour une halte bien méritée. À toutes fins utiles, je scrutai alentour dans l'espoir de m'orienter. Soudain, au travers des fourrés, mon regard distingua une masse pierreuse vers laquelle une piste paraissait se diriger. Mon étonnement m'entraîna vers cette étrange apparition, implantée dans ce lieu. Au fur et à mesure que je m'avançai, la frondaison perdit de sa densité et dévoila une clairière où, en son milieu, à ma grande surprise, reposait une construction en forme de pyramide. Elle était d'une taille moyenne et donnait l'impression d'être en place depuis fort longtemps, à constater l'usure de ses arêtes, ainsi que la quantité de mousse verdâtre et de plantes rampantes qui la recouvrait.

Je l'observai sans m'en approcher, impressionné par cette découverte. Elle ressemblait à ces vestiges archéologiques des civilisations aztèque ou maya, à plusieurs degrés. Cette pyramide n'en comptait pas moins de douze, d'environ un

mètre de haut, dont le dernier gradin était coiffé d'un rond en pierre ressemblant à une pièce de monnaie dont l'effigie serait en partie effacée, mais qui, de par les restes de son graphisme, suggérerait un visage féminin. Plus tard, après un moment de repos, j'irai escalader ces étages afin de regarder si des inscriptions étaient tracées sur le disque et vérifier la véracité de mon observation, mais, pour l'heure, une pause bénéfique devrait me requinquer.

Assis dans la végétation, je remarquai qu'une étrange impression de solitude se dégageait de l'ensemble, accentuée par l'absence de bruit, comme si cet espace était retranché, coiffé d'une coupole invisible l'isolant du monde extérieur.

Mes forces retrouvées, j'entrepris de faire le tour de l'édifice, scrutant ses faces à la recherche de signes gravés, susceptibles de me fournir quelques indications quant à sa construction. Tout en marchant, je remarquai que l'herbe n'avait pas été foulée récemment, et peut-être jamais, car elle était intacte, ce qui créait la sensation de se déplacer sur un territoire inexploré.

Lorsque je revins à mon point de départ ; mon attention n'avait pas été attirée par quelque élément susceptible d'éveiller mon intérêt, excepté sur la face opposée,

où se trouvait une entrée rectangulaire qui ressemblait à la porte d'un temple. En pénétrant par cet accès, je pourrais sans doute en apprendre davantage sur cette étrange pyramide, mais la crainte d'un éboulement retint ma décision. Je décidai donc de procéder par étapes. D'abord, juger de la solidité de l'ouvrage. De mes mains, je testai les pierres formant le seuil. Elles étaient fortement imbriquées les unes aux autres, car mes efforts pour tenter de les desceller s'avérèrent infructueux. J'avançai ensuite prudemment, me maintenant sous le portail, sans dépasser sa limite. Dès lors, debout devant cette ouverture, rassuré qu'il ne se passât rien, la curiosité m'invita à m'engager dans ce corridor. Il avait une forme rectangulaire assez étroite dans sa largeur et dont la hauteur eut obligé un homme de haute taille à se courber. Le passage descendait en pente légère, mais comme la lumière du jour ne pénétrait guère avant, je m'arrêtai encore pour laisser mes yeux s'habituer à la pénombre ambiante.

J'étais planté là depuis plusieurs minutes lorsque, soudain, il me sembla entendre psalmodier à l'intérieur. Intrigué, pensant être le jouet d'une illusion, j'avançai jusqu'au bout du couloir d'où provenait une faible clarté qui me permis de distinguer un porche, délimité par deux colonnes. Devant

moi s'étendait dans la pénombre une salle circulaire de grande proportion, surmontée d'une sorte de dôme qui me paraissait immense, à entendre l'écho du heurt de mes talons résonner sous sa voûte. Au centre de la pièce s'élevait un socle arrondi de matière minérale, imposant par sa forme, qui irradiait de son intérieur la parcimonieuse lumière qui avait guidé mes pas dans le corridor. À force de scruter cette assise, je ne sus si c'était ma vue ou l'effet de mon imagination, mais il me sembla que la lueur qui émanait de la pierre variait de teinte, dans des couleurs pâles de la gamme chromatique.

Cette observation m'avait presque fait oublier ce qui m'avait attiré ici. Pourtant des sortes de chants tout juste susurrés continuaient de se propager dans l'enceinte de l'édifice. Je n'osai aller plus loin, me contentant d'écouter ces sons qui semblaient venir de nulle part, car, chose étrange, la faible luminosité présente permettait de voir qu'il n'y avait personne dans la salle ! Fasciné, j'essayai d'identifier quelques haut-parleurs susceptibles d'avoir fait naître l'illusion d'une compagnie.

Le désir de connaître l'origine de cette musique finit par l'emporter sur ma prudence. Devant mes pieds, quelques marches descendaient tout droit. En quelques enjambées, je

parvins au milieu de la pièce et me mis parcourir l'enceinte. Mais j'eus beau scruter partout, la configuration ne dissimulait aucun appareil de reproduction sonore et, de plus, dès ma venue, la manifestation s'était brusquement arrêtée. Perplexe, je remontai reprendre ma position initiale entre les deux colonnes, avec l'idée que j'aurai pu être le jouet d'une aberration dont l'origine serait le fruit de ma triste aventure. Mais à peine avais-je repris ma place que les voix recommencèrent à fredonner une sorte de cantilène.

Après plusieurs minutes d'attention, ayant acquis la certitude de ne pas être victime d'une hallucination auditive, cette mystérieuse chansonnette aiguisa ma curiosité au point de me pousser à chercher à en comprendre le langage. Dans la circonstance présente, il m'apparaissait peu probable de courir le moindre risque en m'adonnant à cette activité.

J'ignorai depuis combien de temps j'avais écouté les mélodies à l'expression sirupeuse, car elles m'avaient progressivement ôté toute envie d'en deviner la signification, au profit d'une sorte d'indolence intellectuelle proche de la somnolence. Mais ma vigilance fut brusquement sollicitée par la montée de leur intensité. Je saisisais à présent une forme

linguistique, proche d'un genre d'onomatopées, qui revenait à intervalles réguliers, comme le refrain après un couplet. Loin de la tendance intimiste du début de la « sérénade », les chants se renforçaient à chaque redite, devenant plus bruyants, ponctués à présent par des bruits de gong ou de cymbales.

Impressionné, je suivais, avec attention, la transformation de cette excentrique musique, car, désormais, les voix s'associaient à des instruments qui se distinguaient par des solos, dont les sonorités ressembleraient à des mugissements de trompes, des grelots de clochettes, des frottements de galets sur eux-mêmes, ce qui apportait à l'ensemble une touche de dissonance extrêmement désagréable.

Par intermittence, d'autres timbres se greffaient à cette architecture sonore, en amplifiant sa densité, comme des piailllements, des grincements de scie, des bris de verre, des crissements de craie, des craquements de bois et d'autres sonorités moins identifiables mais tout aussi discordants, qui écorchaient douloureusement mes oreilles.

La frayeur s'empara de moi quand la lumière émanant du piédestal s'intensifia, pour éclairer violemment l'ensemble de la pièce, vide de tout occupant, se conjuguant avec la

cacophonie de l'horrible fanfare qui accélérât son rythme comme un tourbillon. À l'instant où je voulus fuir cette épouvante, mes jambes étaient paralysées, mes semelles avaient pris la consistance du plomb pour mieux me souder au sol. Frappé de stupeur, j'assistai, impuissant, à l'horreur de cette cérémonie invisible, essayant de refréner les tremblements de mes membres.

Malgré moi, exacerbant mes sens, la transe s'empara de mon être. Ma tête dodelinait sans retenue sous la cadence infernale dont les martèlements de tambours résonnaient dans ma poitrine et meurtrissaient mes tympans.

À présent, l'orchestre déversait avec fureur un vacarme de cris stridents, de vibrations qui ondulaient des aigus les plus extrêmes aux graves les plus profonds, accompagnés de frénétiques percussions dans une démoniaque agitation dont l'intensité semblait être sans limite. Une odeur pestilentielle saturait l'air ambiant, me donnant la nausée, et mes tympans allaient finir par éclater tant l'insoutenable clameur était devenue tonitruante. Alors, dans un ultime mouvement de protection, j'écrasai mes mains sur mes oreilles pour échapper en vain à l'odieux tintamarre.

Puis, d'un coup, au paroxysme de ce tapage, un silence pesant s'imposa sur une dernière résonance. Une impression irréaliste s'installa, décuplant mon angoisse, par cette suspension soudaine, encore plus effrayante que le charivari précédent. Pourtant, après un temps, le sortilège semblait avoir disparu, bien que l'air fût toujours chargé de ses relents.

Anxieux, j'épiai l'apparition d'une nouvelle émission sonore, mais rien dans ce sens ne se produisit. J'en fus à me demander si les événements de la nuit ne m'avaient pas précipité dans une sorte de délire.

Mais au moment où je ne m'y attendais plus, des bruits étranges paraissaient provenir du socle en pierre. On aurait dit des espèces de glissements, de clapotis, de succions qui ressemblaient à des pas effectués dans l'espace d'un marécage. Feutrés et pénibles au début, ils s'affermirent pour devenir une marche forcenée, comme si, venant des profondeurs, l'on se rapprochait à grandes enjambées. Subitement, le froid m'envahit, mon corps fut secoué de convulsions, mes dents claquèrent pendant que de ma bouche sortaient, par soubresauts, des gémissements d'épouvante !

Maintenant, des battements de mains réguliers résonnaient en cadence pour accompagner le cheminement

de Celui qui venait. L'atmosphère se transformait ; dans l'assistance, se propageait la rumeur d'une prière en son honneur. La ferveur unanime vibrait de la bouche des adorateurs ; l'exaltation de ces derniers s'exprimait par des accents de félicité ; tous étaient tendus vers l'apparition de l'Etre suprême. À ce moment, une nuée, chargé d'émanations méphitiques, s'exhala des porosités du bloc minéral. Progressivement un nuage, épais comme de la boue s'érigea sur le plateau de pierre.

Il était là ! Je le devinai tel un colosse debout sur son piédestal, s'adressant à ses fidèles. J'entendais la vibration de son message dans une langue inconnue, et chaque mot retentissait dans mon crâne comme une invitation à le rejoindre, à participer aux festivités de la maléfique bacchanale.

Je résistai de toutes mes forces à cet appel dont le poids s'accroissait sans cesse. Des fourmillements grouillaient sous mon épiderme, des houles confuses rampaient le long de mes muscles, des extrémités palpaient mes chairs. Fou de terreur, je hurlai comme un dément tout le dégoût à sentir s'insinuer en moi cette hideuse entité sans pouvoir freiner sa progression.